

Divinement isolé

Voici un peuple qui habite à part. Il n'est pas rangé parmi les nations.

Nombres, 23, 9

Un peuple qui doit habiter à part est la lumière pour les nations. Un peuple qui doit vivre à part est ce que les sionistes et les autres dirigeants veulent oublier, Dieu l'interdit.

Rabbi Nachoum Rabinovitch de Maale Adoumim¹

L'autodéveloppement et l'indépendance sont trop souvent accompagnés par l'isolement. Les nations, à l'instar des individus, deviennent inaccessibles lorsqu'elles se retirent du monde.

William Winwood Reade, *The Martyrdom of Man*

* *

À l'aéroport du Caire, contre toute attente, on a cherché à me révéler l'importance de manger casher.

« *Ne mangez pas cette nourriture; elle vous rendra stupide* », me dit dans un avertissement sincère un homme juif bien fait de sa personne. Je me trouvais dans la zone de sécurité avant de m'embarquer pour rentrer au pays; il avait observé que je me dirigeais vers la cafétéria pour prendre un petit-déjeuner. L'allure de mon compagnon de voyage indiquait clairement son affiliation politique et religieuse, l'uniforme de Shas², le complet veston noir, une barbe de moyenne taille et un chapeau à large bord noir. Je l'avais d'ailleurs vu sortir ce couvre-chef de ses bagages en arrivant au terminal de l'aéroport. Il voulait remplacer ainsi la casquette moins voyante qu'il avait portée pendant sa visite à Alexandrie. Quel était le but de cette visite? Je n'ai pas réussi à le lui faire dire en deux heures de notre conversation. J'étais intriguée car à cette époque la Deuxième Intifada battait son plein et les relations israélo-égyptiennes étaient au plus bas³. Aussi, Alexandrie n'était en

1. Cité par Lévi Yitzchak Hayeroushalmi, *La kippa dirige tout*, édit. Hakibboutz hameouchad/Kav Adom, 1997.

2. Le mouvement politique qui rallie la communauté séfaraïde en Israël, parti créé en 1984.

3. J'ai découvert plus tard que Yaakov Abouchatzeira (1806-1881), le père fondateur de la dynastie rabbinique d'Abou Hasira, est enterré à Alexandrie. Le tombeau est gardé par les autorités égyptiennes, en coopération avec les institutions religieuses israéliennes.

rien une destination touristique pour la plupart des Israéliens. Meir Cohen, comme il se nommait lui-même, était originaire du quartier religieux à la mode de Har Nof à Jérusalem. Esquivant ma curiosité sur le but de son voyage en Égypte, il me pressa gentiment de partager avec lui son large sac de noix et cacahuètes épluchées pour me préserver des prétendus périls du buffet au terminal. Toutefois, j'étais incapable de partager son avis que ces pâtisseries inoffensives s'offrant aux chalands avaient un pouvoir destructeur sur les cellules grises. Ceux qui mangent non casher sont tous des imbéciles, m'asséna-il comme une vérité.

« *Qu'en est-il d'Albert Einstein?* » protestai-je, masquant ma propre stupidité en ne trouvant rien de mieux à dire. « *Était-il aussi stupide?* »

« *Oui* », répondit M. Cohen avec détermination. Je ne fus pas surprise de découvrir qu'il subvenait à ses besoins comme contrôleur de *kashrout*. Il plaïda avec éloquence pour la spécialité dans laquelle il travaillait. Il était d'ailleurs très charismatique avec des qualités indéniables pour s'exprimer. Aussi, m'abstins-je de m'enquérir dans quelle proportion mon propre cerveau devait être endommagé après cinquante-deux années de nourriture non casher. Je craignais que la réponse soit par trop déprimante. Néanmoins, sans renoncer totalement, j'osais dire avec une certaine audace : « *Et qu'en est-il d'Ariel Sharon?* »

Comme je m'y attendais, j'avais touché une corde sensible. Rabbi Cohen n'était pas préparé à condamner le vieux héros national devenu premier ministre. Pourtant, il était bien connu pour son goût sans retenue pour toutes sortes de nourriture y compris les pires abominations selon les critères de la *Halakha*. La réponse de Cohen fut prompte et puissante. « *On peut pardonner les péchés. Le Seigneur décide des punitions comme des récompenses. Sharon est un grand héros juif; quelqu'un d'aussi grand – un Juif qui à lui seul sauva de si nombreuses fois le peuple juif – devrait être pardonné au Jugement dernier.* » Au même moment, on annonça que notre avion avait du retard. Vu que nous étions les deux seuls hébreophones en attente d'un avion d'Air Sināï, que nous avions beaucoup de temps devant nous et personne d'autre à qui parler, nous continuâmes à converser plaisamment. Nous avions des désaccords à peu près sur tous les sujets. Cependant, nous étions deux Juifs rompus à l'argumentation et chacun de nous avait le secret espoir que l'autre finirait par admettre ses erreurs. Mais il y avait un problème : Cohen prenait ombrage de mes hérésies taquines. Il sautait au plafond dans une sainte rage à chaque fois que je mettais

à l'épreuve la liberté d'expression. « *Ne touchez pas à ce qui m'est consacré!* » hurla-t-il avec colère lorsque je me mis à critiquer des déclarations particulièrement stupides d'un rabbin fort connu que la presse avait abondamment rapportées quelques semaines plus tôt.

Les prêches de Cohen étaient d'un genre qui ne m'était pas inconnu. Ils tiraient leur inspiration des textes du célèbre Rabbi Amnon Yitzchak. Toutes les perles pleines de sagesse du Rabbi, enregistrées sur cassettes, plus récemment sur CD, étaient gracieusement distribuées dans les boîtes aux lettres de mon quartier. Rabbi Yitzchak s'était spécialisé dans l'appel à la repentance auprès des non-croyants; il utilisait un répertoire riche en miracles des plus incroyables. Rabbi Cohen avait lui aussi sa propre collection de fables fantastiques où l'intervention divine en faveur des croyants était évidente. Il m'insuffla alors un violent désir de lui raconter de plus grands miracles. Il se trouve que j'avais tout ce qu'il me fallait à ma disposition. Alors (je devrais avoir honte de le raconter), je me mis à sortir de mon sac tous les objets de souvenirs égyptiens que j'avais achetés au musée du Caire. J'extirpai des statuettes en formes de petits chats, des momies et des scarabées. Je l'informai aussitôt que des gens très recommandables à mes yeux m'avaient assuré que ces petites copies de dieux et d'esprits égyptiens possédaient des charmes très efficaces.

Il était outré, consterné, mais le coup de grâce lui fut donné quand il sut que j'avais visité les pyramides. J'avais incidemment mentionné que je souffrais de tous mes membres après avoir rampé difficilement entre les cavités étroites qui conduisaient au tombeau du pharaon Khéops. « *Comment avez-vous pu vous mettre dans un tel danger? Ces sites sont éminemment souillés!* » Il me lorgnait maintenant avec un réel dégoût. Si j'étais devenue pierre ou poussière à tout moment, il n'en aurait pas été surpris le moins du monde.

« *Mais toute tombe est profane pour les juifs* », lui rappelai-je. « *Des rabbins ont affirmé récemment que l'on est souillé même lorsqu'on survole un cimetière. Quand on y réfléchit bien, la croyance que les pharaons devraient revenir de chez les morts est quasi semblable à la foi juive dans la résurrection des morts et à tous ces corps roulant sous la terre vers le lieu du Dernier Jugement. Moïse, après tout, a beaucoup appris de la sagesse de l'ancienne Égypte qu'il a incorporée au judaïsme.* »

Cette dernière imprudence fut payée en retour d'une diatribe furieuse. La *Tora* d'Israël fut directement donnée à Moïse par le Tout-Puissant et la simple idée que le prophète juif ait pu être influencé par ces maîtres impies, les sages d'Égypte, était un effroyable blasphème. Le peuple d'Israël est le Peuple élu, répétait Cohen avec une conviction inébranlable accompagnée d'une autosatisfaction par trop évidente. C'était maintenant à moi de perdre patience. « *Peuple élu dans quel but?* », demandai-je déjà tout à fait désespérée, car je ne connaissais que trop bien la réponse.

« *Tu nous as choisis parmi toutes les nations* » est un concept juif majeur oscillant constamment entre le sublime et le ridicule. Au mieux, il recouvre les sommets de la moralité dans la philosophie juive. Au pire, il sert d'alibi à de vicieuses manipulations. Ainsi, il peut doter le croyant d'un sentiment bidon de supériorité qui voit comme légitime la soumission à une souffrance sans fin causée par l'élection divine.

L'annonce de notre embarquement à bord de l'avion nous sauva, monsieur Cohen et moi-même, de l'envie d'en venir aux mains. L'avion était pratiquement vide. Deux routards, un Américain qui ressemblait à un diplomate, des ouvriers thaïlandais en route pour Tel-Aviv, auraient été quelque peu perplexes d'entendre deux Israéliens débattre passionnément de l'élection divine. Tous deux, nous choisîmes des sièges les plus éloignés l'un de l'autre afin de ne plus avoir à exprimer davantage notre intolérance mutuelle.

* *

Le gentleman William Winwood Reade était un explorateur et un aventurier. Après avoir voyagé en Afrique, le jeune Reade a passé beaucoup de temps à s'interroger sur le rôle de la religion dans la culture humaine. Selon lui, le désir intérieur de croire en un créateur et de servir une entité supérieure est fondamental en tant que force humaine et sociale qui nourrit le développement culturel de toutes les civilisations. Reade a aussi compris que la machine religieuse a tendance à se dégrader, devenant une idéologie éculée lorsque les prêtres accroissent leur influence politique. Ces derniers prennent le contrôle et entraînent les sociétés dans la corruption, les effaçant de la mémoire humaine.

The Martyrdom of Man (Le martyr de l'homme), publié en 1872, connut un fort succès quelques années après la mort prématurée de son

auteur, puis tomba dans l'oubli. Le livre décrit magnifiquement la naissance et la disparition des principales religions de l'Occident. Dans le chapitre consacré au judaïsme, Reade exprime son admiration pour les Juifs de la Diaspora, après la destruction du second Temple. Il les considère comme une élite intellectuelle importante qui a beaucoup contribué au progrès culturel au Moyen-Orient et aussi en Europe. Il les compare en souriant aux fanatiques de la province de Judée qui ne sont pas allés en exil :

« Ces Juifs de Judée, ces Hébreux parmi les Hébreux, voyaient tous les Gentils comme des ennemis de Dieu : ils considéraient que c'était un péché de vivre à l'étranger, ou de parler une langue étrangère ou de se frotter les membres avec de l'huile étrangère. De tous les arbres, le Seigneur a choisi la vigne; de toutes les fleurs, le lys; de tous les oiseaux, la colombe; de tous les animaux, l'agneau; de toutes les cités construites, Sion; de tous les peuples, il a élu les Juifs comme son trésor particulier et a fait d'eux une nation de prêtres et d'hommes saints. Pour eux, Dieu a créé le monde. Pour eux seuls, les empires se forment et tombent. Babylone a triomphé car Dieu était en colère contre son peuple. Babylone est tombée car Dieu avait pardonné à son peuple. On peut s'imaginer qu'il n'est pas facile de gouverner une telle race. Ils ne reconnaissent aucun roi hormis Jéhovah, aucune loi si ce n'est celle de leurs livres saints... C'est seulement dans la sévérité que l'on peut admirer les Juifs ».

Les expressions comme « le Peuple élu » ou « Tu nous as choisis » nous servaient dans ma jeunesse de sarcasmes quand nous voulions exprimer notre désarroi devant les aspects les moins attrayants de la société d'alors. Aujourd'hui, ces expressions ne font plus sourire. Trop de Juifs israéliens croient sincèrement que le Seigneur dans sa bonté leur octroie particulièrement des bienfaits et des privilèges car il les préfère tout spécialement.

Les éducateurs sionistes doivent avoir pris conscience (il y a bien longtemps) que la jeunesse idéaliste, rompue au socialisme et à la fraternité humaine n'accepterait pas avec grâce le concept de « Peuple élu », tellement fondamental au judaïsme. Aussi, afin de prévenir cette attitude et nous encourager à apprécier la tradition juive, on nous enseignait au premier trimestre de notre sixième classe le livre du *Kuzari*, écrit par Rabbi Yehouda Halévi au XII^e siècle.

Dans le *Kuzari*, Yehouda Halévi explique avec mérite les valeurs du judaïsme sous la forme d'une légende au discours théologique. L'histoire est celle du roi des Khazars⁴ qui invite des représentants des trois monothéismes afin de choisir quelle serait la meilleure discipline pour son royaume alors qu'il vient de quitter le paganisme. Il écoute attentivement les sages des religions musulmane et chrétienne, mais c'est le *chaver* juif qui l'impressionne le plus.

Dieu (explique le *chaver*) a en effet choisi les enfants d'Israël; le but n'étant pas qu'ils profitent de ce monde mais afin qu'ils portent le fardeau de tous les autres hommes. Le devoir sacré du peuple juif consiste à assister Dieu dans son combat éternel entre le Bien et le Mal afin de soutenir les enfants de la Lumière qui s'opposent avec bravoure aux attaques constantes des enfants de l'Obscurité.

Cette explication offre un éclairage nouveau. Chaque juif a donc la nécessité d'accomplir des tâches difficiles pendant les heures de la journée : les *mitzvot* à n'en plus finir, les si nombreux tabous et le sacrifice de soi, tout ceci a pour but vraisemblablement de maintenir un genre de peuple tout à fait spécial, complètement dévoué à la spiritualité divine au service de l'humanité, de la moralité et de la grâce divine.

Il est possible d'être fier de ce genre de peuple. Je ne pouvais que sympathiser avec le choix du roi des Khazars. Pendant de nombreuses années, je fus convaincue que le judaïsme reposait sur l'altruisme, qu'il était une sublime expression de l'humanisme universel. De nombreuses années avant que Karl Marx mette en question la légitimité de la propriété privée, les Sages de notre religion avaient déjà trouvé un juste milieu entre les socialistes et les capitalistes; ils avaient reconnu le droit des individus de faire fructifier leur talent dans un dur labeur pour s'enrichir et accumuler des biens. En même temps, ils avaient décrété qu'après sept années, toute la récolte devait être offerte à la communauté. Ils avaient aussi instauré une réforme agraire concernant la totalité des terres tous les cinquante ans, année dite du Jubilé.

À cette époque, je ne pouvais pas imaginer que les idées du *Kuzari* ou encore l'altruisme universel juif s'évanouiraient dans la réalité politique et religieuse de l'État juif. Les versions dominantes de l'orthodoxie juive actuelle ont très peu en commun avec les poètes et les philosophes

4. Qui serait, selon l'opinion commune, une nation réelle située quelque part près de la mer Noire.